

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

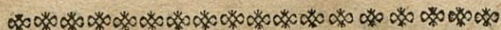
Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1752

Lettre CCCVI. Miß Clarisse Harlove, à Miss Howe.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1860



LETTRE CCCVI.

Miss CLARISSE HARLOVE, à *Miss*
H O W E.

Fendi 27 Feuillet.

Après vous avoir fait des remerciemens fort vifs, du plaisir que vous m'avez procuré par la visite de M. Hickman, je vous dois, ma très-chere *Miss* Howe, (dans la sincérité d'une fidelle amitié, qui ne seroit pas ce qu'elle est, si elle n'admettoit pas cette liberté) quelques reproches pour avoir suspendu la déclaration de ma réponse décisive. Je suis fâchée, ma chere, que vous, qui me connoissez si bien, vous m'obligiez de répéter, que quand j'aurois beaucoup d'années à vivre, je ne serois jamais rien à M. Lovelace. Bien moins puis je penser à lui, lorsque je me crois peu éloignée de mon dernier terme. A l'égard du public & de sa censure, vous savez, ma chere amie, que quelque prix que j'ai toujours attaché à la bonne reputation, je n'ai jamais crû devoir que le second rang à l'opinion du public. D'ailleurs, tout m'apprend que ma reputation est perdue: & que me serviroit-il d'avoir cherché les moins



de la réparer, si je ne pouvois me justifier à mes propres yeux?

Je vous ai reproché si souvent les libertés qui vous échappent à l'égard de ma famille, que je ne péserai point aujourd'hui sur cet article. Mais lorsque vous me faites entendre qu'il s'est passé depuis peu quelque chose que j'ignore, vous m'alarmez également pour eux & pour moi-même, puisque c'est les avoir irrités nécessairement contre moi. J'aurois souhaité, ma chere, que vous m'eussiez laissé le soin de traiter avec eux, dans une occasion si intéressante pour mon repos. J'ai écrit à ma sœur. Je dois redouter plus que jamais sa réponse; supposé même qu'après ce fâcheux incident, elle daigne m'en accorder une. Permettez-vous, ma chere, que je finisse là-dessus par une remarque? C'est que dans les occasions mêmes où le zèle de ma tendre amie est louable, il paroît que le reproche la chagrine plus que la faute. Si vous me pardonnez cette liberté, je reconnoîtrai, en faveur de votre opinion sur la conduite des Parens dans ces occasions délicates, que souvent l'opposition indiscrete cause autant de mal que les imprudences de l'amour.

J'ai dit à M. Hickman que je prendrois quelques jours, pour délibérer sur l'offre obli-

obligeante que vous me faites d'un logement dans votre voisinage. Mais si vous avez la bonté de recevoir mes excuses, il y a peu d'apparence que je l'accepte, quand ma santé ne cesseroit pas de s'y opposer. Je dois vous expliquer mes raisons, lorsqu'assurement la reconnoissance & l'amitié me feroient régarder une visite, que je pourrois quelque fois espérer de vous, comme ma plus douce consolation.

Je vous dirai donc, ma chere, que cette grande Ville, toute méchante qu'elle est, ne manque point d'occasions pour devenir meilleure. Les exercices de la religion s'y font régulièrement dans un grand nombre d'Eglise; & la diminution de mes forces m'avertit que ces secours sont convenables à ma situation. Lorsque je suis en état de sortir, je me mets dans une chaise; & si le tems est un peu favorable, je me fais conduire à quelque Eglise éloignée, avec le double avantage de remplir mes devoirs de religion, & de prendre un peu l'air, par déference pour un Médecin fort attentif à ma santé. Je ne doute pas que la continuation de cette methode ne serve beaucoup, comme elle a déjà fait, à calmer le trouble de mes pensées, & peut-être à m'établir dans cette parfaite résignation à laquelle je dois aspirer:

car



car je vous avoue que ma douleur & mes réflexions l'emportent quelquefois sur mes forces, & que toute l'assistance que je tire de mes exercices de piété suffit à peine pour soutenir ma raison. Je suis bien jeune, ma chère, hélas, bien jeune! pour me trouver abandonnée à ma propre conduite dans de si malheureuses circonstances.

Un autre motif, qui m'empêchera d'accepter vos offres, c'est la crainte des nouveaux différends qui pourroient naître à mon occasion, entre votre mere & vous. Si vous étiez mariée, & que l'honnête homme qui auroit droit alors à votre affection souhaitât comme vous de me voir plus proche de votre demeure, je ne sais pas si je serois capable de résister. Quoique ma première raison soit d'une importance qui lui feroit peut-être conserver tout son poids, lorsque je quitterois Londres pour vous faire ma visite de félicitation, je doute qu'étant une fois près de vous, je pussé me refuser la satisfaction d'y demeurer.

Je vous envoie la copie de ma lettre à ma sœur, & j'espère que vous la trouverez écrite dans un véritable esprit de repentir. Tels sont du moins mes sentimens. Ne m'accusez pas de m'abaisser trop dans les termes. Un enfant, qui se reproche d'avoir malheureu-

reu-

reusement offensé ceux dont il tient le jour, ne sauroit porter trop loin l'humiliation. S'il arrivoit que plus irrités encore, par les dernières libertés dont vous me faites l'aveu, ils laissent ma lettre sans réponse, je dois apprendre à trouver de la justice dans cette rigueur, sur-tout lorsque c'est la première fois que je m'adresse à eux par ma sœur. Mais s'ils me font la grace de me répondre, & peut-être dans des termes que la vivacité de votre amitié me fera craindre de vous communiquer, je vous prie instamment, ma chère, de reprimer votre censure. Considérez qu'ils ignorent ce que j'ai souffert, qu'ils sont remplis d'un ressentiment qu'ils croient juste, & qu'ils ne peuvent juger de la vérité de mon repentir. Après-tout, que peuvent-ils faire pour moi? Ils ne peuvent m'accorder que de la pitié. A quoi servira-t'elle, qu'à redoubler leur douleur, que leur ressentiment a peut-être soulagée? Leur pitié sera-t'elle capable de rétablir ma réputation?

Je me recommande aux prières de ma chère amie, & je renouvelle, en finissant, mes remerciemens les plus tendres pour la visite de M. Hickman; avec des vœux pour leur bonheur mutuel & pour la prompte célébration de leur mariage.

CL. HARLOVE.
LET.